

LE PARLER CANADIEN

La prose de nos journalistes

L'une des plus tristes palinodies de notre temps, est peut-être de voir ceux-là mêmes qui font le plus hautement profession d'instruire et de moraliser le peuple, être en fait les plus grands corrupteurs du goût et de l'esprit publics. Il n'y a pas plusieurs jours, je relisais quelques articles de la presse canadienne, de l'époque où des maîtres comme Etienne Parent, Norbert Morin, Taché et Cauchon faisaient dans le journal leur métier de patriotes. Hélas! Hélas! quel progrès à rebours, quelle évolution régressive que la nôtre! Il semble, quoi donc! que nous n'ayons vécu, depuis quarante ans, que pour nous enfoncer dans l'ornière béante de la trivialité et du crétinisme. C'est un vrai serrement de cœur qui vous prend à la pensée que la mentalité de notre peuple se façonne tous les jours à l'image de cette presse faubourienne. Autrefois, la presse défendait une cause et des principes, et elle voulait être utile. Aujourd'hui, elle fait des mots et des images; elle sert toutes les causes et elle veut de l'argent.

Mais il s'agit d'autre chose, sans doute, et c'est de la prose de nos journalistes dans ses relations avec le parler canadien que je voulais écrire.

C'est Arthur Buies, le fin chroniqueur, qui décochait un jour ce compliment sobrement flatteur à nos Chevaliers de l'Encrier: "Je me suis souvent demandé pourquoi les trois-quarts des journalistes canadiens ne renchaussaient pas des patates au lieu de tenir une plume. A force de les lire, je suis arrivé à en découvrir la raison: c'est que ces écrivains ne font pas la moindre différence entre une plume et une pioche."

Et c'est en 1874, que Buies croyait ne pas devoir dépasser les bornes de cette sévérité. Qu'écrirait donc aujourd'hui, ou plutôt, que n'écrirait pas l'auteur des "Jeunes barbares"? De quelle main leste et vengeresse il flagellerait, dans sa verve à lui, nos fuyilles du type "timothéen" ou "ladébauchiste"! Lui qui avait bien donné sa bonne part de travail pour empêcher parmi nous les envahissements de l'algonquin, de quelle généreuse colère ne voudrait-il pas fouailler ces exhibitions de pages rouges et jaunes, et le langage ridicule de ces arlequins grotesques, qui n'a que le tort, après tout, de n'avoir que l'esprit de leur journal.

— J'ouvre ici une parenthèse, et je veux adresser un mot d'éloge à M. Omer Héroux, le jeune et vaillant rédacteur de "La Vérité", pour son bel article du 26 mai contre le journal anglo-gallo-protestant de Montréal. Que n'en avons-nous plus souvent de ces articles vengeurs! J'ai trop foi dans le robuste bon sens de ma race pour croire que le jour où on lui fera voir nettement le péril de ces feuilles à tout mettre qui lui viennent corrompre sa morale et sa langue, elle n'en rejette les tartines et les saletés dans un suprême haut-le-cœur.

Le véhicule le plus néfastement actif de l'anglicisme et du franco-algonquin parmi nous, c'est sans contredit le journal quotidien. Parcourez les annonces, les comptes-rendus, même le grand article de la rédaction, et assez souvent vous serez bien heureux si vous n'y relevez un anglicisme ou un solécisme par pouce carré. Le "Nationaliste" vient de faire l'expérience à travers un article de fond du rédacteur politique de "La Patrie". Je m'en vais, pour moi, transcrire un fait-divers d'une autre feuille quotidienne de Montréal. Qu'on retienne que je ne l'ai nullement choisi parmi les pires, ni entre cent, ni entre mille, ce qui m'aurait fait la partie trop belle. Je le prends au hasard, les yeux fermés, si l'on veut, pour que ma preuve soit plus concluante, et aussi je l'avoue, pour ne pas nous humilier plus que de raison.

Il s'agit d'une visite de lord Grey à l'exposition de l'Académie des Arts d'Ottawa.

"Le gouverneur-général, en déclarant l'exposition ouverte, dit qu'aucun dogme n'est "aussi" universellement accepté que "celui" (probablement "celui-ci"); le 20ème siècle appartient au Canada. Cela rappelle "à son esprit" combien l'art appartient au vingtième siècle. La "déclaration que" ce petit édifice est le palais de la galerie nationale lui rappelle que lorsqu'"il" était jeune homme, lord Harlington, aujourd'hui le duc de Devonshire, vint à Newcastle sur son invitation pour "faire l'ouverture" d'un club libéral. Lord Grey "n'a pas réalisé" (pour: ne s'est pas rendu compte, ou, n'a pas remarqué) combien modeste était la salle du club, jusqu'à ce que plus tard, revenant avec lord Harlington, celui-ci lui dit qu'"il" aurait pu parler en termes plus éloquentes "s'il" ne lui avait pas montré le club. Lord Grey regrette que M. Harris quitte la présidence de l'Académie et croit pouvoir, au nom de l'Académie, le remercier pour "l'excellent" travail qu'il a accompli. Il ne reste plus à l'Académie, avec toute l'énergie qui distingue le ca-

ractère national, "à" continuer de marcher vers les différents "buts" que M. Harris s'est proposés quand il est devenu "son" président. L'exposition sera très belle et "comprend" près de deux cents "peintures à l'huile et aquarelles". (Qu'est-ce que c'est qu'une peinture qui est à la fois à l'huile et aquarelle? Et songez qu'il y en a deux cents, rien que deux cents de ces chefs-d'œuvre, à l'Académie des Arts d'Ottawa! Et l'on pesterait ensuite contre le crétinisme artistique des Canadiens!)

Mais qu'on fasse maintenant le calcul, et qu'on me dise si c'est par pouce ou par ligne carrée qu'il faut pointer les pataquès dans cette prose qui se rue avec une sorte de frénésie dans le galimatias et l'absurdité. Bien entendu que, par respect pour ceux qui me lisent, je ne veux pas relever toutes les fautes de grammaire élémentaire dont fourmille ce fait-divers. Le côté plaisant de cette prose, c'est qu'elle est l'œuvre de rédacteurs qui entreprennent un jour de corriger les dictées françaises des candidats au brevet d'enseignement, et qui découvrent, à leur grande stupeur, que parmi ces enfants d'école on n'écrivait pas mieux qu'à l'officine de leur journal.

La morale de toute cette histoire serait que nos journaux, si souvent en quête de copie pour remplir coûte que coûte leurs 24 pages, au lieu de se lancer dans la "cambriologie" et le sensationnalisme de tous genres, oseraient plutôt prendre à leurs services un scribe compétent chargé de corriger le lendemain, à larges colonnes, les fautes du numéro de la veille, et tous les jours et pour longtemps, ils pourraient paraître à cent pages.

Il faut convenir, néanmoins, que nous avons encore des journalistes de valeur. Ce qui est de bon augure, c'est peut-être généralement parmi les jeunes que l'on sait le mieux tenir une plume aujourd'hui. Et, comme je ne tiens pas plus que de raison à me voir ranger parmi les esprits chagrins et critiques n'ayant que des paroles de dénigrement pour les choses de chez eux, je veux tout de suite ajouter, pour l'édification de ceux-là qui aiment à nous placer toujours à la queue des peuples, et surtout qui n'ont jamais qu'à nous vanter les choses de France, qu'il n'y a pas qu'au Canada que les journaux se rédigent avec une pioche et qu'on plante des choux jusque dans le jardin de la presse. C'est M. Charles Ab der Halden qui nous l'apprend dans sa conférence sur la littérature canadienne publiée dans la "Revue Canadienne" de Montréal: "Ce n'est pas seulement au Canada, hélas! que les journalistes écrivent en huron, que les députés parlent iroquois. Paris renferme un grand nombre de pareils sauvages." Voilà.

Il n'en reste pas moins que nous avons peu de quotidiens où l'on écrive régulièrement le français de façon convenable. Tant que nous n'aurons qu'une presse d'affaires, préoccupée avant tout d'empêcher des bénéfices et conséquemment d'enrôler les plumitifs dont l'encre est au meilleur marché, il n'est pas à espérer que nos arrière-neveux voient jamais un changement.

A tant de raisons de fonder un journal propre pour des gens intelligents, la conservation et le respect de leur langue, ne pourraient-ils s'ajouter pour quelque chose aux yeux des Canadiens-français?

LIONEL MONTAL.

La Procession de la Fête-Dieu

C'est le 14 juin, cette année, que tombe la Fête-Dieu, et, c'est le dimanche suivant, 17 juin, qu'auront lieu vraisemblablement les admirables processions du Saint-Sacrement que notre pays, grâce à Dieu, connaît encore.

C'est vers la fin du XIII^e siècle, en 1264, qu'un bref d'Urbain IV, daté d'Orviété, institua la fête du Saint-Sacrement et ordonna qu'elle fut célébrée avec toutes les solennités des fêtes de premier ordre.

La fête propre du Saint-Sacrement, c'est sans doute le Jeudi Saint — anniversaire de l'institution de l'Eucharistie et de la première consécration sacerdotale. Mais, cette semaine sainte, la messe du jeudi est comme un rayon de soleil au milieu d'un jour sombre! L'Eglise est occupée surtout de rappeler à ses enfants les mémorables tristesses de celui qui s'est dit "triste jusqu'à la mort". Elle a donc jugé convenable d'instituer une autre fête, toute à la joie, pour la louange et la gloire de l'Eucharistie. En ce temps là St Thomas d'Aquin vivait. Il fut chargé de composer l'office qu'on récite encore au Bréviaire et dont l'hymne qui se termine par "Tantum ergo sacramentum" est connue de tous.

Rapidement les solennités de cette fête prirent, chez les peuples chrétiens, un très grave et fort louable éclat.

Quand, chez nous, au Canada, les colons soldats nous vinrent de la Normandie et de la Bretagne, du Poitou et... de Saintonge, on apporta, avec les croyances des aïeux, les pratiques du culte. Et, sur les bords du Richelieu comme sur ceux du Saint-Laurent, ce fut, au jour de la Fête-Dieu, une éclo-sion de processions!

Qui, à Montréal par exemple, parmi nos hommes d'affaires les moins susceptibles de sensibilité pieuse se peut défendre d'une réelle émotion quand se déroule, un dimanche de juin, sous les gais éclats du soleil, notre superbe et imposante procession?

C'est un acte de foi — un acte social — qui parle toujours au cœur de celui qui garde les souvenirs du village natal et qui se rappelle le vieux curé de là-bas avec l'ostensoir d'or, les enfants de chœur au teint halé et aux cheveux ébouriffés, et le vieux chantre qui s'époumonnait à affermir son "O Salutaris" ou son "Adoro te"!

Dans certains villages — où il y avait des frères — j'ai ouï dire qu'un peu en dépit des règles liturgiques, le curé faisait porter des chasubles et des dalmatiques aux excellents religieux, pour rehausser évidemment l'éclat de la cérémonie.

"Mais, M. le curé, disait un frère au cher curé Labelle, ce n'est pas selon l'ordre, de me revêtir d'un ornement sacré?"

Mais le bon curé de s'écrier: "Oui-da, quel mal y a-t-il à mettre une chasuble?"

Elles sont belles nos processions, elle sont impressionnantes, elles ravivent la foi, elles font du bien! Gardons-les précieusement.

JEAN CANADIEN.

Trop nerveux pour un médecin

Demoiselles du téléphone, ne vous plaignez pas; en Allemagne, vos pauvres soeurs d'infortune ont des coups. Malgré la distance? Parfaitement, et voilà le moyen, brutal, de se venger d'une téléphoniste:

Un médecin de Hambourg vient d'être condamné à trente marks d'amende, pour avoir, dans un accès de rage et d'impatience, tourné la manivelle avec trop de force et provoqué, par ce fait, un courant électrique assez puissant pour causer, chez la téléphoniste, des douleurs d'oreilles qui l'obligèrent à suspendre son service pendant plusieurs jours. L'accusé a combattu cette thèse, en soutenant que le courant ainsi produit ne pouvait avoir eu cette intensité; mais le médecin spécialiste qui a soigné la malade affirme le contraire, et il fut condamné, d'autant plus que ce n'est pas la première fois que ce fait se produit avec le même abonné, décidément trop violent.

Demoiselles, méfiez-vous, et vous, abonnés, du calme; et ne tournez pas trop fort la manivelle, quand votre appareil en a une, car même la manivelle du téléphone tend à disparaître.

A un voyageur

Va, retourne au désert, reprends ta marche errante, Puisque mon grand amour ne sut pas te charmer; Mon cœur, seul, te suivra, voulant toujours t'aimer, Et répandre un peu d'ombre à l'entour de ta tente.

Je serai l'herbe douce au pas de ton cheval, Et le lent bercement des pirogues légères, Et le chant des rameurs sur les eaux étrangères Eveillant les échos du fleuve oriental.

Je serai la fraîcheur qui glisse au long des cimes, Le sommeil déployant ses voiles sur tes yeux... Et, dans l'apaisement profond venu des cieux, Les torrents se tairont, pour toi, dans les abîmes.

Lorsque tu réveras, un peu de brume au cœur, Sentant peser sur toi la solitude immense, Tu t'écritas soudain: "Est-ce un oiseau de France Qui plane dans le ciel avec tant de douceur?"

Cette ombre dans l'azur, ce sera ma pensée, Aile te caressant, fleur soumise à tes pas; Dans l'espace infini, grand lis qu'on ne voit pas, Balançant sur tes jours sa divine rosée...

Je te garde ma foi sans rien te demander, Je suis l'algue attachée à tes flancs, beau navire! Qu'importe si le flot aveugle me déchire Puisqu'au même rivage il nous fait aborder!

Toute patrie, où tu n'es pas, m'est étrangère; Chaque monde où tu vis me devient immortel; Où flotte ton drapeau, je dresse mon autel Et je creuse ma tombe à son ombre légère.

M. LE FRANC.

(Annales politiques et littéraires)